

ANNEXE



J'AI UN PEU DÉCIDÉ QUE  
JE SERAI HEUREUSE

## QUATRE TÉMOIGNAGES

Ce livret reprend les témoignages complets mentionnés dans la brochure  
« J'ai un peu décidé que je serai heureuse »  
Il est uniquement consultable et téléchargeable  
sur le site [www.questionsante.be](http://www.questionsante.be)

Réalisation Question Santé asbl - Service Education permanente  
Texte Pascale Gruber/Question Santé  
Graphisme Carine Simon/Question Santé  
Editeur responsable Bernadette Taeymans 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles

# DES PROCHES, SI SEULS...

La mère de Jesca Van Calster, Fabienne Vansteenkiste, travaillait à Zaventem, le matin de l'attentat. Elle y est morte. En janvier dernier, sa fille a raconté ce qu'elle traverse depuis lors.

«Ce matin-là, je m'apprêtais à faire du repassage. Mon mari m'a téléphoné : 'Ne t'inquiète pas, une bombe vient d'exploser.' Je ne savais pas si Maman travaillait à Zaventem, où elle avait des horaires très changeants. Malgré mes appels, impossible de le savoir. Mon père ne parvenait pas davantage à avoir des nouvelles.

Pendant 4 jours, on n'a rien su. Grands-parents, fils, oncle... nous avons tous fait la tournée des hôpitaux. Il n'y avait aucune liste, aucune réponse. C'était le chaos total. On a appelé partout. On nous disait qu'il y avait encore 50 personnes dans le coma, on avait encore de l'espoir. Et puis, un proche nous a présenté ses condoléances. Le nom de maman avait été publié par des journaux : elle faisait partie de victimes. Officiellement, nous n'avions eu aucune information préalable. Pourtant, mon père, qui est dentiste, avait envoyé ses empreintes dentaires pour une éventuelle identification... Elle était donc très facilement identifiable parmi les 32 morts.

En ce quatrième jour, mon parrain, qui est aussi son frère, a finalement été contacté pour 'les démarches à suivre concernant le décès.' Je pense que les autorités ont été pour le moins nonchalantes... On ne savait même pas s'il y aurait une cérémonie nationale : personne ne nous a tenus au courant.

Les premières semaines, j'étais tellement dans l'administration, les réponses aux médias... J'étais perdue, mais occupée. Je n'ai pas pris le temps de faire mon deuil. J'ai repris ma vie quotidienne, travail compris. En fait, j'avais peur d'arrêter et de ne plus pouvoir reprendre.

Et puis, en septembre dernier, j'ai eu un gros coup de mou : impossible de me lever. Mon corps a lâché, je me sentais mal. J'ai réalisé le manque, et que je ne la reverrai plus. Pour toujours. J'ai dû arrêter de travailler. J'ai fini par reprendre (sauf quand je craque) : j'ai deux jeunes enfants, je ne veux pas arrêter et, financièrement parlant, j'ai besoin de ce revenu. Alors, j'essaie d'être forte. Pourtant, je ne suis pas sûre qu'un temps plein m'est encore possible.

Nous n'avons eu aucune nouvelle des autorités avant Noël dernier, où nous avons reçu une lettre (qui ne disait rien) de Charles Michel, le Premier ministre. En revanche, l'invitation du Roi et de La Reine nous a fait du bien. Ils ont été très gentils, et on a apprécié. Même s'ils semblaient aussi perdus que nous...<sup>1</sup>

Question aide financière, je n'avais pas été considérée comme une victime. Par exemple, le ton d'une lettre reçue par l'assurance de Brussels airport nous a heurtés. On y a appris que seuls les blessés seraient remboursés de leurs frais. Cela ne nous concernait donc pas. On nous disait aussi qu'il ne fallait pas compter sur un dommage moral. Sur ce point, on se bat pour faire changer d'avis l'employeur, et on attend une nouvelle réponse de sa part. En pratique, mon père a arrêté de travailler, mon parrain aussi, mon conjoint prend énormément de congés pour me soutenir...

---

1. Le mardi 1er décembre 2016, à Laeken.

Pour remplir les premiers papiers administratifs reçus (et dans lesquels on nous demandait les circonstances du décès ou s'il y avait des témoins !) nous avons pris un avocat, tant les questions étaient complexes. Ensuite, on a appris que ces documents n'étaient plus valables : nous en avons reçu d'autres, et il a fallu à nouveau l'aide de l'avocat...

## NI RECONNUS NI AIDÉS

Au sein de l'Association que nous avons créée, on se bat pour obtenir des informations correctes, par exemple pour les droits de succession. J'ai l'impression que nous ne sommes ni reconnus ni aidés. Nous sommes oubliés. Nous l'avons été dans les jours qui ont suivi l'attentat - on se sentait si seuls -, nous le sommes restés après. On aimerait une reconnaissance, cesser de devoir justifier pourquoi on va mal et pourquoi on a besoin d'aide. Actuellement, je n'ai pas les moyens de suivre une thérapie avec un psy spécialisé. Il faudrait qu'on puisse raconter nos histoires, qu'on nous écoute, et que les erreurs commises soient reconnues. Ou les mensonges : on nous a dit que ma mère était morte sur le coup, et ce n'était pas vrai. Un retard d'ambulance a-t-il empêché de prendre en charge l'hémorragie dont elle est morte ? Nous avons besoin des détails, pour comprendre. Pour faire le deuil, qui est impossible tant que tout n'est pas clair. Où est l'humanité ?

C'est grâce à notre Association que l'on a reparlé de nous... Les collègues de Maman, elles, n'ont pas oublié. Elles ont organisé une cérémonie pour dire au revoir, pour parler d'elle. Elles étaient toutes là, avec une rose, avec des ballons porteurs de nos messages et qu'on a lâchés vers le ciel. Avec elles, les relations continuent. Pour nous, c'est un énorme soutien, tout comme celui de mes amis ou de proches. Ils m'ont envoyé des messages le jour de l'anniversaire de ma mère. Ils ont des gestes qui me touchent, comme de garder nos enfants pour nous permettre d'avoir une soirée à deux avec mon mari. Ils m'ont incitée à reprendre le piano, et c'est vrai que cela me fait du bien. Ils me poussent et sont de bons conseils. Moi, j'ai du mal à me concentrer, je n'ai plus de mémoire : je dois tout écrire. Je ne suis pas dans le présent, pas forcément là. Mais on me guide.

Je n'arrive plus trop à profiter de la vie. J'essaie de profiter beaucoup plus des petits moments en famille. Depuis que ma mère est morte au travail, j'ai changé mes priorités. Le travail, c'est important, mais ça ne fait pas toute une vie. Je me dis rarement que j'ai la chance d'être là, mais j'ai la chance d'avoir mes enfants. Je pense parfois que je vais mourir jeune. J'ai davantage peur qu'avant. Mes peurs sont multipliées. Je suis toujours angoissée.

J'ai été élevée dans le bouddhisme. Je croyais en la réincarnation. Peut-être est-ce en raison des circonstances, mais j'ai du mal à y croire encore, ou à croire qu'elle reste présente à mes côtés, comme on me le dit parfois. Désormais, pour moi, ma mère est décédée, et elle n'est plus là...»

\* \*  
\*

# PLEURER À L'INTÉRIEUR DE SOI, CELA NE SUFFIT PAS...

Viviane Lipszstadt, assistante sociale, raconte comment le Service Social Juif (SSJ) a proposé des réponses aux rescapés du génocide contre les Tutsis qui, un jour, ont frappé à la porte...

«En 2002, des Tutsis se sont présentés au Service Social Juif, parce qu'ils savaient que les Juifs avaient traversé, comme eux, un génocide. Un grand nombre d'entre eux étaient sans papiers, sans ressources, et présentaient des problèmes psychiques.

Pour les aider, nous avons débuté une action à la fois individuelle et collective, avec des groupes d'actions. En fait, nous avons en partie calqué à leur égard l'expérience née de notre pratique auprès des survivants de la Shoah.

Le premier groupe qui a été constitué était destiné aux femmes. Souvent veuves, toutes avaient perdu des membres de leur famille, enfants y compris. Jusqu'alors, elles étaient très isolées. Certaines ne parlaient pas le français. Le groupe leur a proposé des activités diverses, qui pouvaient parfois aller du tricot au collage. Mais, pour elles, cela a été bien plus que cela. Ainsi, par exemple, notre logopède en a aidé à sortir de l'analphabétisme. Elles ont aussi développé de bonnes relations avec les personnes âgées de la communauté juive qui participent à diverses activités du SSJ, et qui les avaient bien acceptées parmi elles.

Ce groupe de femmes tutsis ne se réunit plus : le temps passant, elles n'ont probablement plus ressenti le besoin de s'y retrouver. Certaines continuent cependant à venir partager avec nous des activités comme la célébration de fêtes juives.

Deux ans après la création de ce groupe, d'autres rescapés, ceux de l'association Ibuka, nous ont contactés. Au départ, ils étaient en demande d'une conférence et d'une réflexion sur la transmission des génocides. Cette séance, qui a réuni une soixantaine de personnes, a été menée par le rabbin David Meyer. Elle a débouché sur la création d'un groupe de paroles, que nous avons animé avec le rabbin Meyer, le «Groupe identité Tutsi». Au départ, le fait que le rabbin comme moi-même venons de familles dont les parents ont été durement touchés par la Shoah a probablement aidé à instaurer la confiance entre nous.

## PAS SEUL À «ÊTRE FOU»

A l'époque, les participants étaient souvent célibataires. Ils avaient parfois perdu toute leur famille lors du génocide. Ils voulaient réfléchir à leur identité - un point d'autant plus difficile qu'ils ne peuvent s'appuyer sur aucune tradition écrite. Au-delà de cette demande, au fil du temps, chacun a témoigné de son histoire, de son génocide. Pour certains, c'était la première fois qu'ils s'ouvraient aussi entièrement. Il faut savoir que dans la culture rwandaise, on ne parle pas de ce qui fait mal : on pleure à l'intérieur de soi : on ne montre rien. Raconter, écouter, leur a fait du bien. Ils ont compris qu'ils n'étaient pas fous, ni seuls à ressentir souffrance, tristesse, colère... Néanmoins, cet important partage solidaire ne suffisait pas.

Alors, est venu le temps des projets. L'un d'entre eux, essentiellement porté par David Meyer, a eu pour but de soutenir des orphelins tutsis, qui étudiaient au groupe scolaire de Butare. Cet élan de solidarité a été important face au sentiment de culpabilité qui habite un grand nombre des survivants. Il y a eu des visites sur place et, aussi, des commémorations sur des lieux de mémoire. Pour beaucoup, le deuil était impossible avant d'avoir pu retrouver des ossements de leurs proches et leur donner, enfin, une sépulture. Ou poser au moins une plaque en mémoire des disparus...

Actuellement, ce groupe fonctionne toujours, avec le soutien et la présence de Reza Kazemzadeh, psychologue au centre Exil et lui-même réfugié (d'origine iranienne) en Belgique. Ensemble, les membres ont continué à réfléchir à leur identité et à lui donner un contenu positif. Cette recherche a participé à leur reconstruction.

D'une position de victimes, ils sont passés à celle de personnes actives (y compris dans des actions collectives). De la souffrance pure et sanglante, ils ont fait un chemin vers leurs racines, leur culture. Cela les a nourris : ils se sont recentrés sur ce qu'ils avaient été et ce qu'avaient été leurs ancêtres. Au mariage de l'un d'entre eux, à la commune d'Ixelles, ils sont tous venus en costumes traditionnels, lances comprises. C'était magnifique.

Désormais, la majorité d'entre eux travaille et a construit une famille. Mais le groupe est aussi devenu leur famille. Il leur a redonné une cohésion sociale. Chaque année, ils tiennent beaucoup à la journée «loisir» que leur propose le SSJ, en compagnie de leurs familles.

Ils n'ont, ni n'auront probablement jamais, aucune reconnaissance officielle (ou financière), pour ce qu'ils ont vécu. Tout cela reste difficile... Au sein du groupe, ils s'interrogent sur la transmission du génocide, mais aussi sur celle de leurs valeurs et de leurs modèles. Ils se questionnent sur leur système d'éducation, sur ses différences par rapport aux nôtres. Réfugiés parmi nous, ces rescapés seront probablement en recherche toute leur vie...»



\* \*

\*

# EMMANUEL, DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Emmanuel Gatera fait partie de ces jeunes tutsis qui, pendant le génocide, sont parvenus à se cacher dans les marécages. Il raconte ici sa vie en Belgique et l'homme qu'il est devenu. Malgré tout, avec tout.

«Au Rwanda, mon père était enseignant, ma mère, femme au foyer. Nous étions 6 enfants, 4 garçons et 2 filles, et nous vivions dans un village situé à 10 kilomètres de la capitale.

A la fin du génocide, j'ai cru que mes grands frères et ma grande soeur, qui vivaient à Kigali, avaient survécu. Je l'ai pensé pendant cinq ans pour l'un de mes frères. Mais non, nous ne sommes plus que deux, et quelques cousins. Grands-parents, oncles, tantes..., tous ont été massacrés.

Le 10 avril 1994, ma mère m'a dit qu'il fallait rejoindre tous les autres, partis se réfugier à l'église. J'ai eu une intuition et j'ai refusé d'y aller. Mon petit frère, ma petite soeur, mes parents sont morts là-bas. Je le sais parce qu'une fille que je connaissais a pu s'enfuir de l'église, a rejoint les marais où je me cachais, et m'a dit qu'elle les avait vus morts. Je suis resté près de 40 jours dissimulé dans ces marécages. A la fin du génocide, toute identification de leurs corps a été impossible.

Je ne vois pas comment, après mes études, j'aurais pu rester au Rwanda : tellement de gens, dans mon environnement, avaient participé au génocide contre les Tutsis ! La justice était impossible. J'ai préféré m'éloigner pour faire ma vie ailleurs. J'avais un ami parti en Belgique après le génocide. C'est le premier pays qui m'est venu en tête.

Arrivé ici, je n'avais pas de papiers. Sans papiers, on est mort socialement. On ne peut avoir ni boulot ni même un abonnement de tram. Je ne demandais qu'à être entendu, protégé, et qu'on me laisse travailler. Tout m'était refusé.

J'ai ignoré un premier refus et un ordre de quitter le territoire. Je savais que le temps allait être mon juge, et déterminer mon destin. Il m'a fallu huit ans pour obtenir mes papiers. Une carte d'identité, cela fait toute la différence dans une vie...

Durant ce parcours, il y a eu des soutiens de la part de certains professeurs, de ma deuxième avocate, ou encore celui de Viviane, du Service Social Juif (SSJ), un service dont le groupe Ibuka, auquel j'appartiens depuis 2002, s'était rapproché. Et puis, il y a eu le groupe de paroles formé au SSJ, avec la présence d'un psychothérapeute. Cela m'a aidé.

## L'ENFER, ALLER-RETOUR

Je viens d'une communauté très réservée, où nous sommes éduqués à ne pas exposer ce que l'on ressent. Alors, on peut vivre l'enfer sans savoir que l'autre le vit aussi... Le groupe m'a donné de la force et de la motivation. Même si cela n'a pas toujours été facile.

En 2007, pour la première fois, j'ai ressenti à quel point la commémoration du génocide, lors du mois d'avril, me mettait en rage et me faisait terriblement souffrir. Elle déclenchait en moi haine et colère qui me rendaient malade, physiquement malade, avec des insomnies, des hémorragies du nez tous les matins, des ulcères à l'estomac. J'ai coupé tous mes contacts avec ma communauté : il le fallait, pour que je guérisse. Cela a pris du temps, mais c'est durant cette période que j'ai fait mon deuil. Désormais, je m'autorise à ne pas souffrir au cours du mois d'avril et je me pardonne de le faire. Ma colère est partie, partie, partie. Je suis même devenu indifférent aux génocidaires hutus que je peux croiser dans la rue : ils n'existent pas dans ma vie, ils ne me touchent plus.

## DES RACINES POUR L'ESPOIR

Je pense que ma première force vient de mon grand-père. Il avait refusé de se faire baptiser. «Il y a un Dieu qui est en nous, pourquoi nous en imposer trois ?» disait-il. Moi, j'ai perdu la foi chrétienne quand mes parents ont été assassinés à l'église. Quand j'étais jeune, j'allais voir mon grand-père en refusant d'obéir à ma grand-mère : elle ne voulait pas qu'on y aille, parce qu'il s'était remarié avec une femme plus jeune. Mais il m'avait choisi et il m'a transmis sa sagesse, son héritage moral. Pour lui, je savais qu'il me fallait échapper au génocide. Ma survie vient de là. Le sens et la valeur que je donne à mon existence, aussi. Son exemple m'inspire. Je sens sa présence près de moi, un peu comme celle d'un ange-gardien. Son souvenir me conduit à vouloir m'adapter, mais sans perdre mon identité. Je n'ai pas changé : je garde mes valeurs et, comme il le voulait, j'écoute mon cœur. Je me dis aussi que si j'ai survécu, il doit y avoir une raison, et que je dois trouver un sens, un but à ma vie.

Mon autre grande force vient d'avoir toujours réalisé la chance que j'ai eu de rester en vie. Chaque matin, au réveil, être reconnaissant pour cette respiration et pour ce cœur qui bat, cela m'a aidé à éloigner les peurs, à avoir la patience d'attendre mes papiers, à obtenir enfin ma liberté.

Je me suis reconstruit. Je travaille. Je ne dépends de personne. J'ai acheté ma maison. Plus on a tenté de me décourager, plus je me suis renforcé. Comme je le voulais, j'ai fondé une famille, avec des enfants. Ils portent des noms tutsis : ma fille s'appelle Shami, ce qui évoque la branche de l'arbre qui porte des fruits, mon fils se nomme Shema, qui veut dire fierté. Je les éduque dans ma langue maternelle, le kinyarwanda.

La vie prend le dessus. Mon futur enfant naîtra en avril prochain. Ce sera donc bien, aussi, un mois de fête, de célébration de vie.»

\* \*  
\*

### «L'INJUSTICE M'EMPÊCHE DE DORMIR...»

Pour éviter le sort destiné aux Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale, cette (alors) jeune Polonaise a vécu sous de faux papiers. Voici les grandes lignes du parcours, pour le moins étonnant, d'Irène Herz, qui vit depuis lors à Bruxelles, et n'a rien oublié...

«Je suis née en Pologne, dans une famille juive. Quand la Deuxième Guerre mondiale a débuté, pour se sauver de ce que les nazis préparaient pour les Juifs, il fallait changer de nom, vivre avec de faux papiers. Dans ma famille, il y avait un architecte qui était, aussi, un excellent dessinateur. Sur la base de documents achetés, il m'a confectionné un certificat de baptême parfait. Je l'ai déposé à la Gestapo, et j'ai reçu des papiers. J'avais un nouveau nom, mais j'avais pu garder mon prénom, qui faisait polonais: Irena.

Il n'était pas prudent de rester tous ensemble, en famille. Avec ma mère et mes soeurs, nous nous sommes séparées. C'était le seul moyen de se sauver. En 1941, j'avais 16 ans. J'ai réussi, et ce n'était pas simple, à sortir du ghetto de Lvoff, ma ville natale. Je suis partie à Cracovie.

J'ai trouvé une place très recherchée : servante dans une famille nazie. Lui, c'était un terrible SS. Je devais m'occuper d'un bébé. Mais, je ne connaissais rien aux bébés, ni comment donner à manger, ni comment les calmer !

Un jour, le chef de famille est entré dans la cuisine et a dit à sa femme, sans savoir que je comprenais l'allemand, que la servante du 2ème étage venait d'être démasquée : elle était juive, et travaillait sous de faux papiers. 'Qu'avez-vous fait d'elle ?', a demandé sa femme. 'Naturellement, on l'a fusillée', a-t-il répondu. Je connaissais cette jeune femme de 21 ans, fille d'un médecin. J'ai compris que je devais m'enfuir au plus vite : j'avais trop peur d'être soupçonnée moi-aussi. La nuit venue, je suis partie. Ce qui était le plus difficile en Pologne, c'est que la population, hostile aux Juifs, ne nous aidait pas. Cela ajoutait vraiment à nos problèmes face aux Allemands...

J'ai rejoint Varsovie. Une fois arrivée dans la capitale, je me suis rendue chez un avocat que ma mère connaissait. Il est mort après-guerre, dans un pogrome déclenché par des Polonais, furieux de voir des Juifs revenir des camps. En me recevant, il m'a assuré que mon problème, c'était mon accent, celui de la province où j'avais vécu. Cela me rendait trop 'reconnaissable'. J'ai fait des efforts terribles pour perdre cet accent, en répétant sans relâche des phrases et des phrases...

Un soir, peu avant le couvre-feu, lorsque j'ai regagné la chambre que j'avais pu trouver, un message m'attendait. Ma logeuse me disait de quitter les lieux immédiatement, car elle suspectait que j'étais juive. Je suis partie à toute vitesse...

## AU COEUR DE LA MACHINE NAZIE

Pour vivre, je vendais de la vodka dans les restaurants. En réalité, les bouteilles contenaient une moitié d'eau: il ne fallait jamais revenir deux fois chez le même client ! Et puis un jour, dans la rue, j'ai rencontré une fille qui avait été au même lycée que moi. Elle m'a proposé d'aller postuler, avec elle, pour l'organisation Todt (un organisme allemand chargé de la construction d'un grand nombre de bâtiments civils et militaires). J'ai donc décidé de partir avec elle, et une autre jeune femme juive, en Allemagne. Le voyage jusqu'à Berlin a été horrible, nous étions entourées d'hommes plutôt menaçants...

Pour être engagée, il fallait savoir taper à la machine. J'ai dû faire mon apprentissage toute la nuit qui a précédé le test, organisé un matin. Cela a marché, pour toutes les trois : nous avons été embauchées. Mais nous avons peur. Tout le temps. Peur d'être découvertes, jour et nuit. En 1944, il fallait aussi courir aux abris, la nuit, en raison des raids des alliés...

J'ai été transférée à Vienne. Un jour, mon chef m'a dit qu'il aurait pu facilement croire que j'étais juive. J'ai ri et j'ai assuré que j'étais Polonaise, et catholique.

J'avais eu des contacts avec un réseau de résistance. J'ai pu transmettre quelques documents avec les cachets adéquats. Mais le groupe auquel je les avais procurés a été arrêté. La Gestapo a remonté la filière et est venue m'arrêter.

J'ai été 6 semaines en prison, et interrogée. Je n'ai jamais donné mon vrai nom. Ce n'est donc pas comme juive que j'ai été envoyée à Ravensbruck, où je suis arrivée le 6 octobre 44. Assez rapidement, je me suis retrouvée chef de chambrée chez les Françaises. Pourtant, je ne parlais pas un mot de français! Heureusement, une autre Polonaise, née en France, traduisait.

## RETOUR À LA VIE

Le 1er mai 1945, j'ai été libérée, puis envoyée en Suède, avec 6000 autres jeunes, grâce au Comte Bernadotte. La Suède, cela m'a semblé être le paradis terrestre! Au début, nous avons été en quarantaine. La Croix-Rouge s'occupait de nous et nous nourrissait. Ensuite, j'ai voulu travailler. Pour éviter de me lever à 4H30 et de marcher dans la neige jusqu'à la fabrique de vêtements qui m'employait, j'ai cherché un logement plus proche de l'usine. Je me suis présentée dans une famille qui avait une chambre à louer. Tout de suite, j'ai prévenu que j'étais juive. 'Ça tombe bien, m'a répondu la mère de famille, nous, on adore les Juifs'. C'était bien la première fois que j'entendais une telle phrase ! J'ai vécu chez eux jusqu'à mon départ pour la Belgique. Aujourd'hui encore, je garde des liens étroits avec cette famille pentecôtiste. Je connais tous les membres de ses quatre générations.

J'étais persuadée que ma mère était morte. Mon ancien professeur d'allemand, que j'avais croisée à Ravensbruck, m'avait raconté avoir vu ma mère à Auschwitz, et que je ne devais plus avoir d'illusion... J'ai écrit à un cousin qui vivait à Anvers, en lui indiquant que je pensais être la seule rescapée de la famille. Il m'a répondu que ma mère venait d'arriver en Belgique. Je n'y croyais pas : j'ai exigé une lettre de sa main !

La retrouver, cela a été comme si tous mes voeux étaient exaucés. Je l'ai rejointe dès que possible et je ne l'ai plus jamais quittée. A 23 ans, j'ai même expliqué à mon futur mari que pour m'épouser, il devait accepter que ma mère reste auprès de moi. Et c'est ainsi que nous avons vécu : j'ai pris soin d'elle, jusqu'au bout, et elle a été avec nous et nos trois enfants. Avec ma mère, nous parlions souvent de la

Shoah. Mais jamais je n'ai pu lui raconter les circonstances du décès de ma petite soeur, assassinée en Ukraine, lors de ce que l'on appelle 'la Shoah par balles'<sup>1</sup>.

Repartir de zéro, en Belgique, cela n'a pas été simple. Nous n'avions plus rien, je ne connaissais plus personne... Longtemps aussi, j'ai souffert de n'avoir pu faire les études supérieures dont je rêvais. J'en pleurais. Et puis, avec l'aide de mon mari, j'ai fini par perdre mes complexes...

Je n'ai jamais tourné la page : j'ai toujours cherché à rassembler des témoignages et des informations sur cette période. J'ai le sentiment que je le dois à tous ceux qui sont morts. C'est un devoir pour moi. Alors, j'ai témoigné, à chaque fois qu'on me l'a demandé, y compris à Berlin ou jusqu'au Canada.

Aujourd'hui encore, l'injustice m'empêche de dormir. L'antisémitisme, et son retour, ce sont des choses qui me restent incompréhensibles... Sur Internet, c'est terrible ce que l'on lit ! Mais qu'est-ce qu'ils veulent des Juifs?»



---

1. Entre 1941 et 1944, près d'un million et demi de Juifs ont été assassinés en Ukraine lors de l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie. L'immense majorité est morte sous les balles des *Einsatzgruppen* (unités de tueries mobiles à l'Est), d'unités de la Waffen SS, de la police allemande et de collaborateurs locaux.